



LUDOVIC CAREME

Brésils

BRÉSILS

Installé au Brésil pendant plus de dix ans, Ludovic Carème a pris à rebours le trajet de ceux qu'il a photographiés. Il a en effet commencé à dresser le portrait de la petite favela d'Agua Branca, en plein coeur de Sao Paulo, pour finir son périple en Amazonie, là d'où sont partis ceux qui rêvaient de trouver le bonheur dans la mégapole et ont dû déchanter dans d'autres favelas. De fin 2008 à début 2011 il est allé régulièrement à Agua Branca, accompagné et introduit par le merveilleux guide qu'a été Brito dans ces baraques en planches, construites au-dessus des égouts, il a photographié, de près, en noir et blanc vibrant et en format carré, ceux qui acceptaient sa présence et lui faisaient don de leur visage. C'est là aussi qu'il a photographiés, en pied, les travailleurs – la très grande majorité des habitants – gagnant à l'aube l'arrêt de bus qui va les amener vers leur emploi. Là, également, qu'il a vu les services sociaux de la ville accompagnés de la police détruisant les maisons sous mille prétextes, dont les trafics – réels mais marginaux – dont certains policiers sont complices.

En 2012 il a cadré les grands immeubles du centre mis en jachère par des promoteurs spéculateurs, ruines modernes et dérisoires, révoltantes, dans une ville où des milliers de sans abris – qu'il a photographiés durant deux ans, de 2013 à 2015 – rendent encore plus intolérables ces habitations vides transformées en oeuvres d'art urbain par d'audacieux « Pixadores ». En abandonnant la ville pour le plus profond de l'Amazonie de fin 2015 jusqu'à fin 2017, en poursuivant son travail de portraitiste et en le complétant de vues, souvent sensuelles, de la forêt mais aussi de constats nets de la déforestation ou de petites natures mortes trouvées dans les intérieurs, il poursuit le développement sensible d'une photographie documentaire aux solides bases classiques. Des portraits dignes et un peu tristes, une forêt luxuriante, en butte aux agressions de l'homme, des maisons détruites, le double mouvement qui mène, partout dans le monde, les pauvres vers les villes et leur interdit les centres, tout est là, avec retenue, avec une forme de poésie aussi. Et cette évidence, n'en déplaise au chanteur, que la misère n'est pas « plus douce au soleil ». Encore moins dans le Brésil d'aujourd'hui, de plus en plus violent pour ceux qu'il marginalise.

Christian Caujolle

BRÉSILS

AMAZONIE

2015 – 2017

C'est le dernier état à avoir été intégré, au tout début du siècle dernier, au grand Brésil. Tout au Nord, à la frontière de la Bolivie et du Pérou, ce territoire de l'Amazonie a très vite attiré, venant de tout le pays, de nouveaux habitants. C'est en 1941, sur initiative du gouvernement que le gouvernement, sous la pression des autorités américaines, envoie des habitants du Sertao pour qu'ils augmentent la production de caoutchouc indispensable à l'effort de guerre et aux projets de débarquement en France. Sur les 50 000 arrivants, beaucoup périrent de maladie ou furent victimes des animaux sauvages mais les survivants s'installèrent et se mêlèrent aux populations indiennes. Depuis quelques années la région connaît une forte déforestation pour permettre le développement de l'élevage bovin. Les jeunes bêtes sont élevées dans l'Acre durant deux ans puis envoyées dans le Mato Grosso où elles sont engraisées, souvent avec des antibiotiques et adjuvants artificiels. Leur viande est ensuite commercialisée essentiellement aux Etats-Unis et en Europe.



José, Seringal Santa Rosa, Acre, Brésil 2017



Alberto chez lui, Seringal Curralinho, Acre, Brésil 2017



Tronc de Samaúma, Reserve Chico Mendes, Acre, Brésil 2015



Dona Brigida, Seringal Curralinho, Acre, Brésil 2017



Déforestation, Seringal Curralinho, Acre, Brésil 2016

BRÉSILS

AGUA BRANCA

2008– 2011

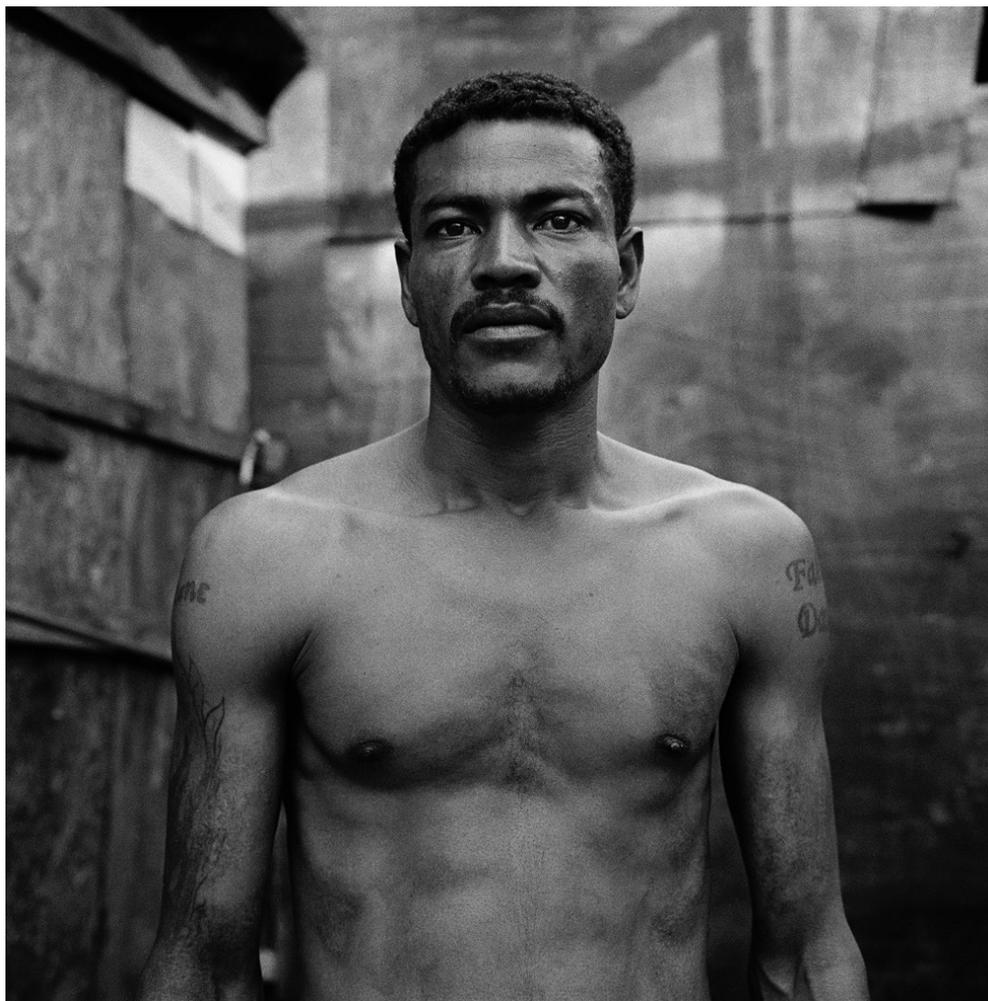
C'était une petite favela de Sao Paulo, près d'une bretelle du périphérique, dans laquelle 1500 personnes, certaines venues d'autres favelas, d'autres récemment arrivées en provenance du Nord Este, avaient inventé un fragile quartier. Des maisons en bois qui enjambaient les égouts à ciel ouvert, un mélange de bricolage et d'intérieurs bien tenus pour des familles nombreuses, dont les adultes partaient tôt le matin vers leurs lieux de travail et dont les enfants hésitaient entre école et débrouille. Périodiquement la police, sous prétexte de trafics – réels mais marginaux -, la plupart du temps accompagnée de représentants des services sociaux qui n'échappaient pas à la corruption et aux pressions du pouvoir, venaient intimider les habitants et détruire violemment leurs cabanes. En 2011, ce fut fait, définitivement, et certains habitants furent dédommagés de façon symbolique, d'autres relogés en très grande banlieue et la plupart rejoignirent d'autres favelas.



Beatriz devant chez elle, favela Agua Branca, São Paulo, Brésil 2009



Habitation, favela Agua Branca, São Paulo, Brésil 2009



Edmario devant chez lui, favela Agua Branca, São Paulo, Brésil 2009



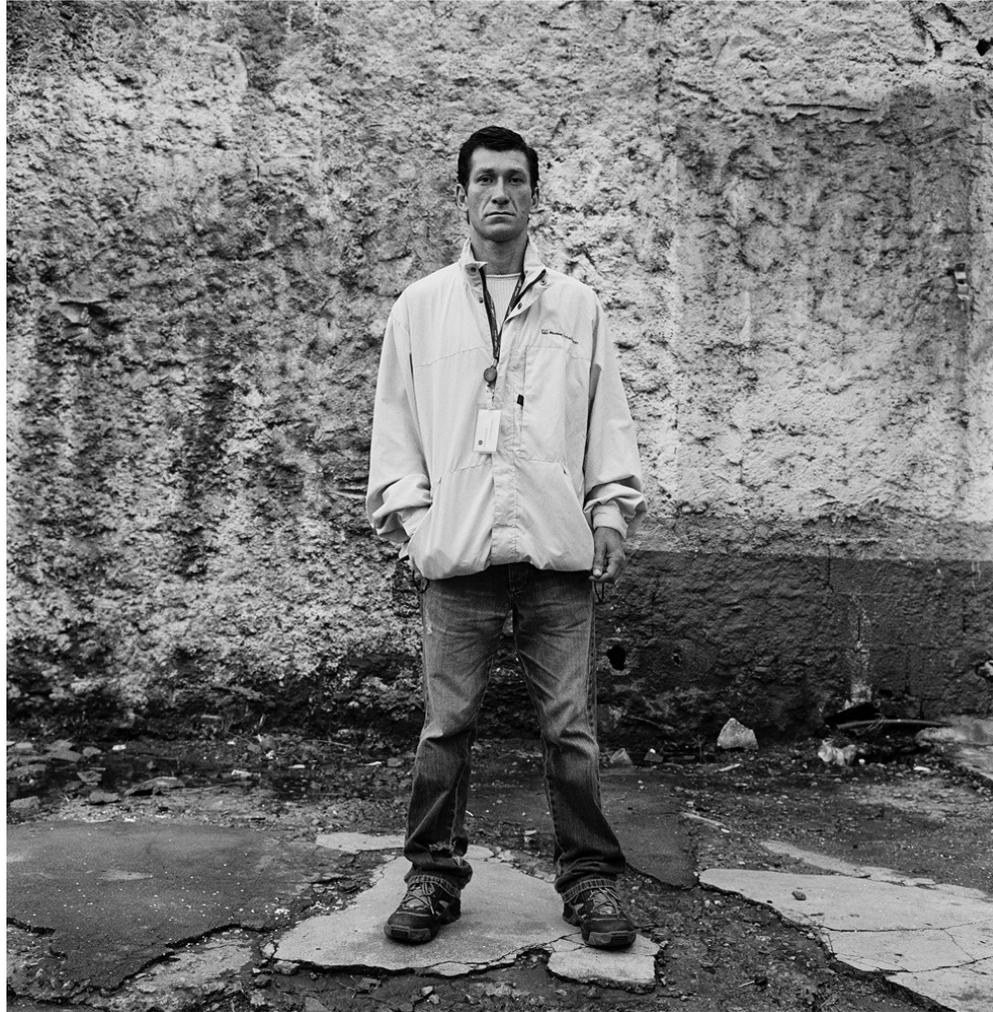
Habitations, favela Agua Branca, São Paulo, Brésil 2009



João sur le chemin du travail à la sortie de la favela Agua Branca, São Paulo, Brésil 2010



Marinalva sur le chemin du travail à la sortie de la favela Agua Branca, São Paulo, Brésil 2010



Fabio sur le chemin du travail à la sortie de la favela Agua Branca, São Paulo, Brésil 2009



Francisca sur le chemin du travail à la sortie de la favela Agua Branca, São Paulo, Brésil 2009



Favela Agua Branca en cours de destruction, São Paulo, Brésil 2011

BRÉSILS

MORADORES DE RUA

2013– 2015

Ils et elles ont été chassés des favelas, n'ont pas trouvé de moyen de subsister et de se loger à Sao Paulo où, venus de loin, ils pensaient trouver une vie meilleure et rêvaient d'avenir. On estime à 400 000 familles – même si les chiffres sont invérifiables dans l'immense mégapole – le nombre de ces « habitants de la rue », ces sans abris qui tentent de survivre en se protégeant près d'un mur, la nuit, le jour aussi. Ils construisent de fragiles édifices de carton, de plastique, de bois qui deviennent autant de demeures qui rythment l'espace de la ville. Ils s'y protègent autant qu'ils s'y cachent, ils se font oublier autant qu'ils luttent pour ne pas périr.

Individualisés par le cadrage, vus à distance respectueuse, ils sont à la limite de l'objet posé à même le trottoir si ce n'est que, parfois, on voit apparaître une main ou un pied sortant du cocon qu'ils ont fabriqué. Si les sans abris sont, partout dans le monde, un des drames de plus en plus visibles des grandes villes, ils prennent un sens tout particulier dans une mégapole qui compte des centaines de milliers d'appartements vides.



Personne sans domicile, centre ville, São Paulo, Brésil 2014



Personne sans domicile, centre ville, São Paulo, Brésil 2014



Personne sans domicile, centre ville, São Paulo, Brésil 2013

BRÉSILS

CENTRO

2012

Alors que des centaines de milliers de personnes vivent dans la rue, sans toit, il y a, à SAO Paulo, 350 000 logements vides, sans compter les bureaux. Cela est particulièrement vrai – et frappant – dans le « Centro » historique où de nombreux beaux immeubles datant du début du siècle dernier sont désertés et, après avoir pour certains été squattés, ont été « décorés » par les « Pixadores » qui, dans cette ville où le street art est florissant, les ont transformés en véritables œuvres. Des ruines contemporaines devenues dans leur spectaculaire dégradation, une dénonciation de la situation sociale. Phénomène désormais classique de l'évolution des centres ville, la spéculation immobilière, la hausse des loyers ont vidé et de leurs commerces et de leur habitat traditionnel des zones urbaines jadis riches d'un tissu social actif et complexe. Le Centro de Sao Paulo se vide totalement à 18h, devient un no mans land dangereux, abandonné aux vendeurs de drogue qui font le pied de grue tous les 5 m. Un désert urbain qui, chaque jour, laisse des morts que l'on ramasse au petit matin.



Immeuble inoccupé et « pixé » dans le centre ville, São Paulo, Brésil 2012



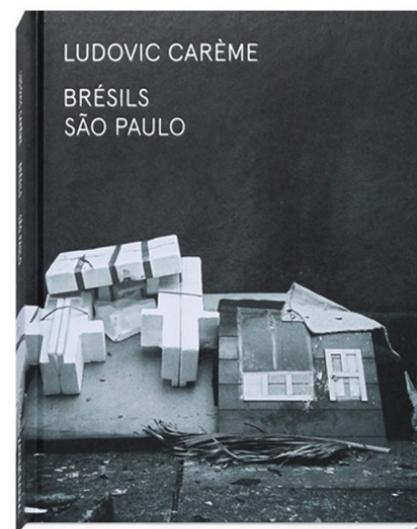
Immeuble inoccupé dans le centre ville, São Paulo, Brésil 2012

Composition de l'exposition

L'exposition se compose de 126 tirages en noir et blanc allant de 50x50 cm à 260x260 cm et de 99 projections.



Brésils, Ludovic Carême, Friche de la Belle de Mai, Marseille, 2019



Français et traduction en Anglais

Editions Xavier Barral, Brésils Amazonie, 2019
Editions Xavier Barral, Brésils São Paulo, 2019

LUDOVIC CAREME

Ludovic Carème se passionne pour la photographie dès le lycée, en lisant les reportages du journal Libération dans le R.E.R au début des années quatre-vingt. Il suit des études de photographie à l'ETPA de Toulouse et publie sa première photo dans Libération en 1995. Sur une idée de Jean Hatzfeld, il fait des portraits de couples de réfugiés échappés de l'horreur à Srebrenica. Cette première expérience lui transmet l'urgence de témoigner de l'injustice et de la fragilité humaine avec son Rolleiflex 6X6 ou son Hasselblad. Son style sensible, à la fois contemporain et ancré dans la tradition des portraitistes, s'impose dans les rubriques « culture » et « société » de la presse périodique (Libération, L'Express, Nova, Le Courrier International, Elle...), avec ses portraits des sans-papiers maliens en grève de la faim de l'église Saint-Bernard, les actions d'Act-Up ou encore les esclaves haïtiens des plantations de cannes à sucre en République Dominicaine. Son regard fait ressortir le drame des vedettes et la splendeur des vaincus et lui ouvre la voie de la presse internationale, des maisons de disques, et des festivals. En 2007, Ludovic Carème s'installe à São Paulo pour changer radicalement ses habitudes et se re-centrer sur la photographie documentaire. Il se réinstalle à Paris en 2019.

VU'

Patricia Morvan

Responsable Projets Culturels et Expositions
Cultural projects and Exhibitions manager

E-mail: morvan@abvent.fr
Phone: +33 1 53 01 85 89
Mobile: +33 6 22 82 36 49

www.agencevu.com